

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-09-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe vous annonçai point de lettres aujourd'hui et vous en aurez une longue.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°158/188-189

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 373-374, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/419-423

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
126. Paris le 5 Septembre 1838

Je vous annonçais point de lettres aujourd'hui et vous en aurez au contraire une longue. Par deux raisons. La première que je ne crois pas que le temps me permette d'aller à Versailles. La seconde : parce que je viens de recevoir de votre part. Vous m'envoyez à Baden bien lestement. Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que je ne puis pas bouger, qu'officiellement au moins cela est établi, que je viens encore de l'écrire à mon frère, que tout le passé aurait l'air d'une comédie si je faisais ce voyage. Vous oubliez qu'une fois hors de France je n'y rentrerai pas. Vous savez cela parfaitement, vous me l'avez dit vous même cent fois. Et vous m'envoyez à Baden !

Vous êtes ennuyée de moi et vous voulez vous en débarrasser. Je le conçois un peu, je ne le conçois pas tout-à-fait. Je ne suis pas tout ce que je vous ai semblé être au commencement. Vous vous êtes mépris sur mon caractère. Vous ne pensiez pas qu'il fût si mobile, et si vous y regardiez bien cependant, est-il si mobile ! Le fond de mon cœur c'est de la douleur, une douleur éternelle. Une douleur qui a été couverte par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvé. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface actuellement. Le second dure, mais plus tranquille, parce qu'il est plus établi. Il y a donc dans mon cœur, ma douleur et vous. Voilà la vérité, voilà ce que je sens qui est la vérité aujourd'hui. Je ne sais ce que peut le temps. Jusqu'ici Il ne m'a été d'aucun secours. Ma situation depuis que je vous connais s'est empirée. Vous connaissez toutes les pensées toutes les tracasseries qu'on me fait éprouver. Il est impossible que mon humeur ne s'en ressente pas. J'ai l'esprit agité sans cesse. L'âme aigrie. Nulle ressource autour de moi. Un homme le plus ennuyeux du monde. Tout cela ensemble fait de moi une triste société pour vous lors que nous sommes ensemble, et une plus triste encore quand je ne suis réduite qu'à vous écrire. Le fait est donc que je vous suis à charge un peu, que pour vous comme pour moi vous seriez bien aise que je sois tirée de mes peines présentes, que vous me conseillez Baden comme un moyen possible, et que s'il ne réussit pas. Eh bien, vous n'avez plus mes plaintes à recueillir, mes inégalités à supporter. Voilà tout ce que deux mots de votre lettre ont fait naître en moi de réflexions et remarquez bien, je ne vous en veux pas, je trouve que vous avez raison un peu raison, pas tout à fait.

Je vaudrais mieux que vous ne croyez, mieux que je ne me montre mon cœur vous est bien attaché, mon esprit est bien soumis à votre esprit. Si je vous perds, il ne me reste rien vous avez encore pour vous les joies et les gloires de cette terre. Il n'y en a plus de possibles pour moi. Et vous qui me donnez la seule félicité que je puisse goûter ici bas, la parfaite intimité de pensées, de cœur, vous voulez m'exposer à la perdre ?

Si je vous ai dit une parole un mot qui vous semble dur, pardonnez le moi, vous m'avez déjà tant pardonné. Vous savez que je dis tout ce que j'ai sur le cœur, mais vous ne savez peut-être pas que je dis peut-être pire. Il y a aussi peu de coquetterie dans mon cœur que dans ma personne. Je suis sévère pour moi. Je m'amuse. Je me montre moins bien que je ne suis. Je vous aime plus que je ne vous le dis, je vous excuse vous du fond de mon cœur. Je me rappelle avec une tendre reconnaissance votre inaltérable douceur, je reconnais avec humilité et repentir, une vivacité, les

caprices de mon humeur ; je conçois que je vous ennue quelques fois, mais je ne concevrais pas que vous puissiez cesser de m'aimer. Et vous m'envoyez à Baden. Je suis interrompue sans cesse. Mon fils me parle ; je ne puis pas écrire, de suite, comme je voudrais. J'ai tant dans le cœur tant dans la tête. Je vous envoie ceci, sans presque savoir ce que je vous envoie. Dans les relations ordinaires de la vie, c'est mal, on a souvent tort de se laisser aller à son premier mouvement. Dans les relations qui existent entre nous c'est le premier mouvement qu'il faut suivre parce que rien ne doit rester caché. Adieu, adieu, vous verriez bien mal si vous ne voyez beaucoup beaucoup d'amour dans cette lettre. Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1838-09-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 5 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

126.
39

Paris le 5 Septembre 1838.

373

Je n'ai aucunement point de lettres aujourd'hui.
D'ailleurs, en ayant au contraire une
longue. pour deux raisons. La première:
que je ne puis par suite tenir une
pennette d'aller à Versailles. La seconde:
parce que je viens de recevoir de votre
part.

Vous m'avez écrit à Baden très tristement.
Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que
je ne puis pas voyager. Qu'officiellement
au moins cela est établi, que je suis
malade et que je ne puis. surtout
le passé aurait l'air d'une comédie;
je ferais ce voyage. Vous oubliez si
bon hon de France si n'y retournerai pas.
Vous savez cela parfaitement, vous
me l'avez dit vous même en tout fin.
A vous m'avez écrit à Baden!

Vous êtes accablé de mes et vous voulez
vous en débarrasser. Si le courage n'est pas
si utile, pourquoi par tout a fait. Si au
moins par tout usage vous ai voulu être
au fond de mon cœur. Vous vous êtes mis
sur mon caractère. Vous ne pensez pas
qu'il est si mobile, et si vous y réfléchissez
vous comprendrez, et il est si mobile? Le
fond de mon cœur est de la douleur, une
douleur étouffée; une douleur qui a été
couvert par ~~un grand nombre~~ par l'émotion
la joie, de vous avoir trouvé. Le premier
de ces moments, le premier l'effort acti-
vement. Le second d'ore, mais plus
tranquille, parce qu'il est plus stable.
il y a donc deux mon cœur une douleur
et vous; ~~parce qu'il est si mobile~~
~~il y a donc deux mon cœur une douleur~~

~~Je n'ai pas le temps de vous écrire...~~
~~Je n'ai pas le temps de vous écrire...~~
~~Je n'ai pas le temps de vous écrire...~~
Voilà la vérité, voilà ce
que je veux pour la vérité aujourd'hui
je ne sais ce que peut le temps. J'espère
il ne m'a été d'aucun secours.

une situation d'après que si vous connais
s'entendrez. Vous connaissez toutes
les peines toutes les tracasseries qu'on
ne fait éprouver. il est impossible
que mon homme ne s'en repente
par. j'ai l'esprit agité sans cesse.
l'âme agitée. nulle réponse autre
de moi. un homme le plus occupé
du monde. tout cela ensemble fait
de moi une triste société pour vous
que vous connaissez ensemble, et sans
plus triste encore quand je ne suis

induite qu'à son tour.

Le fait est donc, que je vous envoie à charge
un peu; que pour vous, comme pour moi.
Vous voyez bien que je n'ai rien tiré de
mes papiers présents; que vous me
conseillez l'adieu comme une mesure
provisoire; et puis il se résume par...
et bien, vous n'avez plus mes plaintes
à recueillir, mes inégalités à supporter.

Voilà tout ce que de ces mots de votre
lettre ont fait naître en moi de réflexion.
Et remarquez bien, si ce n'est en vain
pas, si trouvez que vous avez raison
un peu raison, par tout à fait. Si
vous m'avez pour vous un cœur,
mieux que si un cœur m'entre.
Comme vous êtes bien attaché, mon esprit
est bien souvenu à votre esprit si si
vous levez, il est un autre rien.

Mais auvy encore pour vous les joier
 et les fleurs de cette terre. il n'y en
 a plus de possible pour moi. et vous
 qui me donnez la seule félicité possible
 jointe ici bas, la parfaite intimité
 de pensée, de cœur, vous voulez m'effrayer
 à la perdre?

Si je vous ai dit une parole ou mot
 qui vous semble dur, pardonnez-le moi,
 vous m'avez déjà tant pardonné! Vous
 savez que je dis tout ce que j'ai sur le
 cœur, mais vous en savez peut-être
 par ce que je dis peut-être pire. il y a
 sur moi plus de coquetterie dans mon cœur
 que dans ma personne. je suis sûr
 pour moi. je m'accuse. je me méfie
 moins bien que je me suis. je vous aime
 plus que je ne vous le dis. je vous aime
 vous du fond de mon cœur. je me

rapelle avec une tendre reconnaissance
votre inaltérable dévouement; j'y renoncerais
avec humilité & respect à une vivante
les caprices de mon humeur; j'y consens
pour vos ouvrages quel que soit
mais j'y commencerais par que vous puissiez
après d'un air calme. et vous m'envoyez
à Baden!

j'y suis interrompu sans cesse. mon
fil me parle; j'y ne puis parler
droite, comme j'y voudrais. j'ai tant
de choses à faire, tant dans la tête. j'y
vous envoie ces, sans persistance
ceux j'y vous envoie. dans les relations
ordinaires de la vie c'est mal, mais
^{Il meurt}
~~Il meurt~~ tout de se laisser aller à son
premier mouvement. dans les relations
qui existent entre nous c'est le premier

monument qui il faut accuser pour
parvenir au droit entre eux. adieu,
adieu, vous verrez bien mal si vous
en voyez beaucoup beaucoup d'autres
dans cette lettre. adieu. I.